

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES COLONIALES

Bruxelles, HOTEL RAVENSTEIN, Rue Ravenstein, 11.



Secrétaires de la Rédaction :

J. BEUCKERS & R. VAUTHIER

DEUXIÈME ANNÉE. — 1895.



BRUXELLES

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE A. LESIGNE
25, Rue de la Charité, 25

1896

LA CHASSE AU CONGO

PAR

M. le Capitaine Commandant HANOLET.



Ce titre, la « Chasse au Congo », éveillera sans doute, chez plus d'un lecteur, l'idée de récits dramatiques ou plutôt dramatisés à plaisir.

Tel n'est pas notre but. Nous nous proposons tout simplement de raconter ce que nous avons vu en Afrique, à propos de chasse.

Ces lignes ne forment pas non plus un traité *ne varietur* de la chasse au Congo. Les voyageurs trouveront dans le « Manuel » élaboré par les soins de la Société d'études coloniales des renseignements classés de façon méthodique et de nature à les satisfaire au point de vue technique.

En 1887, parurent de nombreux ouvrages sur l'Afrique et spécialement sur le Congo. Les récits de Stanley, de Coquilhat, de Becker furent lus avec avidité par la génération des sous-lieutenants et lieutenants belges de cette époque.

Mon camarade Gorin (aujourd'hui chef de district du Stanley-Pool) et moi, avions bien songé à nous mettre à la disposition du nouvel État, mais nous avions la vague appréhension de ne pas être agréés. En effet, beaucoup de jeunes officiers, des plus méritants, sollicitaient l'honneur d'être envoyés en Afrique.

Le départ de notre ami Pierre Ponthier tué bravement à la tête de ses soldats, à Nyangwé, et la rentrée en Europe du capitaine Avaert vainquirent nos dernières hésitations.

Ce dernier, qui avait beaucoup chassé dans le Bas-Congo, au lieu d'exciter notre fièvre de chasse, nous conta les dangers, les fatigues, les difficultés de toutes sortes que nous allions rencontrer, mais il ajouta que le gibier de toute nature était très abondant.

C'était donc vrai : avec l'aide de saint Nemrod, notre patron, et grâce à notre robuste santé et à notre bonne volonté, nous pourrions transformer nos rêves en bonnes réalités !

Une belle demande, sur beau papier, fut envoyée rue Brédérode, 7. Après quelques jours d'attente fébrile, nous étions appelés à Bruxelles et il fut décidé que je partirais le mois suivant ; mon ami Gorin devait attendre quelques mois encore, les emplois et les départs étant très limités à cette époque (ce qui a bien changé depuis).

Le choix de l'armement que nous devons emporter nous embarrassait beaucoup. Nous trouvions, à ce sujet, cent avis différents.

Nous finîmes par nous remettre aux mains de M. Janssen, fabricant d'armes, et bien nous en prit.

J'achetai chez lui un fusil calibre 12, à percussion, de prix assez élevé, une carabine express, à deux coups, calibre 577 et des munitions en grandes quantités ; de celles-ci, nous avons tous les plombs numéros pairs jusqu'au quadruple zéro, tous les genres de ballettes et des balles rondes. Quant au fusil express, nous avons emporté : moitié balles pleines, un quart balles expansives et un quart balles explosives.

M. Janssen nous fournit aussi un couteau de chasse dont je ne me suis jamais servi, si ce n'est pour tailler un crayon ou couper du bois pour préparer le déjeuner.

Quelques costumes en toile bleue, une paire de bottes de marais, deux paires de guêtres molles et des chemises de flanelle complétaient notre bagage de chasseur.

Avec cet équipement là, nous jugions que les fauves et les bécassines, les éléphants et les perdreaux n'avaient qu'à bien se tenir.

Je laissai mon classique Lefauchaux en Belgique.

Il me reste à dire que j'emmenai en Afrique un braque de la Campine âgé de 2 ans, imparfaitement dressé, mais très robuste et doué d'un excellent nez.

Notre voyage d'Anvers à Banana dura cinquante et des jours (cela a aussi changé depuis) et, en faisant escale dans tous les embryons de ports de la côte occidentale, nous eûmes l'occasion de débarrasser nos armes. Quelques canards, des pigeons, des tourterelles,

un albatros, des mouettes, une frégate furent nos premières victimes. J'ai omis de dire que j'avais trouvé, à bord, deux passagers très fervents du fusil.

Nous reparlerons de l'un d'eux plus loin.

Inutile d'ajouter que les marsouins et les souffleurs étaient salués de coups de carabines. Malheureusement nous n'avions, quand à ce dernier tir, aucun élément d'appréciation.

Malgré tous les soins dont nos armes étaient l'objet, elles se rouillaient facilement. A terre, pendant les marches surtout, cet inconvénient s'est aggravé. On n'a généralement pas le temps ni les accessoires voulus pour bien entretenir le fusil.

Nous conseillons donc aux voyageurs se rendant au Congo de se munir d'une arme de chasse, calibre 12, solide, du prix de 125 à 150 francs au plus, un fusil fin étant fatalement voué à des détériorations irréparables.

Nous insistons particulièrement sur le fait qu'il y a nécessité absolue de prendre un calibre 12, car, bien souvent, on trouve des cartouches à racheter pour ce genre d'arme, tandis que les calibres 16 et 20 sont excessivement rares en Afrique.

Notre bateau nous débarqua à Boma, un mercredi, au début de la saison sèche, c'est-à-dire à l'époque où les herbes atteignent leur plus grande hauteur.

C'est le moment de présenter au lecteur M. Maubacq. D'origine luxembourgeoise : il personnifie le chasseur ardennais dans tout ce qu'il a de vaillance et d'enthousiasme.

Pendant notre longue traversée, nous avons, tous deux, tiré bien du gibier en imagination. Aussi, attendons-nous avec impatience l'arrivée du dimanche, seul jour où nous pourrions nous livrer à notre sport favori.

Dès cinq heures du matin, accompagnés de quelques soldats rabatteurs qui avaient l'air de ne pas trop savoir ce que nous leur voulions, nous nous enfonçons dans la brousse.

Aux premières ouvertures timides que nous avons faites aux Européens de Boma concernant la chasse, nous avons été l'objet de multiples plaisanteries. On sait si le sujet s'y prête! — « Comment, vous croyez chasser à Boma? Mais il n'y a pas de gibier ici! — Nous sommes tous venus en nous promettant de chasser, mais au bout d'une séance ou deux sans résultats, à part une forte fièvre, nous avons réintégré les fusils dans les gâines avec la ferme intention de ne les plus sortir!! »

Nous étions navrés et disposés (presque) à imiter tout Boma. La foi nous sauva et si nous partîmes si matin, c'était pour nous soustraire aux railleries de nos excellents camarades. Nous nous promettions de rentrer dans nos chimbecks le soir, avec le même incognito, le profane étant sans pitié pour le chasseur malheureux.

Notre cas était aggravé par cette circonstance que nous bravions ouvertement l'avis des docteurs en science cynégétique de l'endroit.

Bref, nous voilà en route, sans guide, sans renseignements, au hasard. Nous nous aperçûmes bientôt que l'usage des bottes, fussent-elles imperméables, est une sottise invention pour la chasse en Afrique. Outre que la rosée entrainait par le haut, je souffris cruellement à cause du poids de cette chaussure et de la chaleur intolérable qu'elle procure. Trempés par la rosée et la transpiration, nous étions dans un état pitoyable et pas loin de croire que la chasse était un sport parfait dans les plaines de Belgique, mais la peine des travaux forcés au Congo.

Nous avons rencontré un plateau couvert d'arbres rabougris et d'herbes peu hautes. De temps à autre, nous traversions des plantations de manioc, d'arachides et de patates douces. Dans celles-ci, le chien fit partir une perdrix rouge; Maubacq l'abattit. C'était donc dans les plantations et pas dans les herbes qu'il fallait chercher. En deux heures de temps, en passant d'une plantation à une autre, nous avons dans nos carniers, sept perdrix rouges, une caille et onze tourterelles.

A partir de dix heures, moment où les herbes sont séchées, plus de perdrix à trouver dans les plantations ni dans les endroits découverts.

Nos traqueurs, que nous comprenions imparfaitement, ne nous rendirent, ce jour-là, aucun service si ce n'est de nous signaler des antilopes que nous n'aperçûmes pas du reste. Plus tard, nous avons employé avec succès des rabatteurs pour traquer les gorges des montagnes où se réfugient plusieurs variétés d'antilopes.

Rentrés à Boma, « au Cercle », nous fûmes de suite entourés; évidemment c'était le hasard qui nous avait servis?! Un bon camarade a été jusqu'à nous demander ce que nous avions payé aux indigènes pour leurs perdreaux pris aux lacets ou au filet!!

Peut-être avons-nous, comme réponse, exagéré la morgue permise. C'était notre vengeance.

Tous les railleurs faisaient cependant honneur au déjeuner du lundi, aux produits de notre chasse. Il va sans dire que les séances se répétaient quand nous le pouvions.

Nous eûmes bientôt le secret du peu de réussite de nos camarades; d'abord, la plupart d'entre eux n'avaient jamais chassé en Europe. Donc pas d'apprentissage. La fatigue étant grande dans nos contrées, on se figure aisément ce qu'elle doit être au Congo par une température moyenne de 26° degrés centigrades. Mal armés, mal équipés, n'ayant ni la passion de la chasse ni le « flair » du chasseur digne de ce nom, ils ne pouvaient obtenir aucun résultat. De là, leur manque d'enthousiasme. Ce qui faisait surtout défaut à nos amis, c'était un chien. Sans le concours de ce précieux auxiliaire, le gibier à plumes ne se lève pas et si, par extraordinaire vous tirez une pièce, il est presque impossible de la retrouver dans les hautes herbes, surtout si le gibier n'est que blessé. La même remarque s'applique au gros gibier.

Nous allons de suite révoquer en doute une légende qui a cours : « le chien perd son nez en Afrique ». Rien n'est plus erroné. Il va de soi que si vous chassez en plein midi et par de fortes chaleurs, votre compagnon ne trouvera aucune piste et qu'il sera accablé. Le même fait se constate dans notre pays. Fin août, à l'ouverture, combien de chiens n'avez-vous pas vu couchés dans les fanes de pommes de terre ou les betteraves, incapables de fournir la moindre quête?

Le braque du pays, et en général tous les chiens à poils ras conviennent pour la chasse sous les tropiques. Le pointer est trop délicat; les griffons, setter, épagneuls, etc., nécessitent trop de soins.

Le chien de chasse au Congo, doit être fortement nourri, au moyen de viandes si possible. Il est assez logique de parer par une forte alimentation aux effets d'un climat débilitant.

Au cours de ces parties de chasse, nous avons remarqué que nous avions du gros plomb en trop grande quantité, les cartouches à balle pour fusil de chasse ne servent littéralement à rien.

En marche notre fusil était invariablement chargé de la façon suivante: coup gauche « ballettes »; coup droit « plombs n° 4 ou n° 6 ». Comme les perdreaux se lèvent presque toujours individuellement, l'arme chargée de cette façon répond à tous les besoins. Un porteur nous suivait à quelques pas avec le fusil « express ». C'est là un des ennuis de la chasse en Afrique. Rarement, on poursuit un gibier « déterminé ». En chassant la bécassine, on met sur pied un buffle ou une grande antilope. Il faut changer de fusil et il arrive, quand on est prêt à tirer, que la pièce est hors de portée. La situa-

tion inverse se produit aussi. Au lieu de l'éléphant que vous chassez, il vous part un perdreau que vous êtes obligé de laisser filer, ayant un fusil à balle en mains.

C'est en longeant l'île de Matéba, alors que nous chassions en canot, l'hippopotame, que nous avons vu les premières grandes antilopes.

A peine sur la berge, nous nous trouvions en présence d'un troupeau de grandes antilopes dites « coco » et de la taille de nos dix corps. Nous avions l'un une carabine Winchester à répétition, calibre 450, et l'autre l'express 577 (marques Janssen). Maubacq abattit, à 30 mètres une antilope mâle et je tirai bravement à côté mon premier coup. Ce jour-là nous rentrions avec trois belles antilopes et quelques bécassines. En route j'avais tiré sur deux hippopotames sans les atteindre. Il y a beaucoup de variétés d'antilopes et de gazelles, depuis la toute petite, grosse comme un lièvre, à robe cendrée, jusqu'à l'antilope de la taille du bétail de la Campine, en passant par l'espèce ressemblant d'une façon étonnante à nos chevreuils. La grande antilope à tête d'âne est très commune; nous avons rencontré un genre d'antilopes dont la femelle n'a que deux mamelles; une autre variété porte une bosse au garot comme le zébu.

Une sorte de daim, à robe rousse mouchetée de blanc, existe aussi.

La différence essentielle entre nos cerfs et chevreuils et les espèces similaires d'Afrique, c'est que les premiers ont la tête ornée du *bois*, tandis que les animaux des tropiques ont tous la *corne*.

Chez certaines catégories les deux sexes sont armés de cornes.

La chasse à l'antilope n'offre aucun danger, cependant, accidentellement, un de nos chiens a été éventré par un animal blessé. Tout autre est la chasse à l'hippopotame qui se fait généralement en canot. L'animal revient fréquemment sur le tireur qui l'a blessé et il est arrivé que l'embarcation des chasseurs a été renversée ce qui a amené la mort de plusieurs blancs par noyade. L'inexpérience et le manque de sang-froid sont les principales causes des accidents de cette nature. L'hippopotame-femelle, accompagnant son petit est particulièrement dangereuse. Ces animaux sont surtout redoutables, lorsqu'ils nagent en eaux peu profondes: ayant alors un point d'appui, ils soulèvent l'embarcation avec la plus grande facilité.

Pour se livrer à cette chasse, il est avantageux de savoir nager. Ce n'était pas mon cas malheureusement.

Le fusil Mauser est recommandé pour la chasse à l'hippopotame.

Nous croyons que la carabine express 577 à deux coups est trop lourde surtout pour la chasse en canot. On tire bien plus juste avec une arme légère d'autant plus que l'embarcation n'est jamais stable et que l'hippopotame présente au chasseur une cible relativement petite.

Tout le monde sait comment on chasse l'hippopotame. Quand on a constaté sa présence à un endroit donné, on laisse l'embarcation descendre le fil de l'eau avec le courant sans ramer ou pagayer. On se borne à gouverner, sans faire le moindre bruit. Au bout de quelques secondes, l'animal paraît à la surface pour respirer. Il faut saisir ce court moment pour lui envoyer une balle dans la tête. Qu'il soit touché ou non, l'hippopotame plonge. Dans le premier cas, s'il est tué raide, il coule à pic; s'il est blessé mortellement, il se débat, les pattes en l'air. Dans le second cas, il reparait soufler un peu plus loin.

L'ennui de ce genre de chasse c'est qu'il faut attendre quelquefois trois heures avant que l'animal tué vienne à la surface des eaux.

Quand on est certain que la balle a porté, il faut établir un peu en aval de l'endroit où l'hippopotame a disparu une embarcation à demeure pour amarrer la bête au moment où elle surnagera; sinon la pièce est perdue pour le chasseur; on dépece l'animal à la rive la plus proche au moyen de hâches, machettes et couteaux.

La viande de l'hippopotame de même que celle du buffle et de l'antilope est très comestible. Les pieds d'hippopotame préparés d'une certaine façon sont un plat de gourmet. La viande proprement dite donne l'illusion de la viande de bœuf.

On rencontre sur le Haut-Fleuve et spécialement dans le Kassai de grands troupeaux d'hippopotames sur les bancs de sable. Les vapeurs passant à proximité en font quelquefois un véritable massacre.

Ceci ne peut plus s'appeler chasser c'est l'assassinat du gibier au « gîte ».

Assister à la curée par des nègres, d'une pièce de gros gibier, est un spectacle aussi sauvage que peu ragoûtant. On connaît l'amour immodéré du noir pour la viande. Des scènes qui défient la description se passent pendant le dépeçage. Représentez-vous des fauves se disputant une proie trop petite! La bête est attaquée de tous les côtés à la fois par une légion de couteaux; en quelques instants les bouchers nègres, couverts de sang et de déjections, tirent à eux, qui

un morceau de viande, qui un morceau de tripaille et il faut la présence d'un Européen pour éviter les coups.

Le pauvre blanc doit user de sang-froid et déployer une extraordinaire diplomatie pour retirer exempt de souillures immondes le morceau (combien petit) qu'il a choisi.

Le nègre ne comprend pas que l'Européen, qui a tiré la pièce, ne s'en réserve pas les neuf dixièmes pour lui tout seul. Ah ! si c'était le bon noir qui avait tiré ! Quel morceau de roi il s'adjugerait. *Viande for ever.*

La viande qui n'est pas consommée dans les quarante-huit heures est boucanée et est parfois troquée contre des vivres frais.

L'issibisi, espèce de rongeur, donne un civet très acceptable.

Le gibier à plumes, dont j'ai parlé tantôt, a absolument la même saveur qu'en Europe. La bécassine est plus grosse qu'ici ; elle part en jetant son cri de la même manière que nous l'entendons dans nos marais.

La chasse au marais se pratique comme ici ; on choisit de préférence l'époque où l'on brûle les herbes. La bécassine affectionne les champs de palétuviers.

Il nous est arrivé parfois d'enfoncer dans la vase, mais j'ai souvenir de certains marais belges où pareil incident se produit fréquemment.

En fait de fauves, nous n'avons rencontré que le chat sauvage dénommé là-bas « chat tigre ». Faisons aussi, en passant, mention des chacals très nombreux au Congo.

En résumé, aux portes même de Boma il y a du gibier.

On peut chasser toute l'année ; certaines époques sont cependant plus convenables pour tels gibiers que pour tels autres.

Je ne parle que pour mémoire d'aigles de plusieurs espèces, du grand-duc, du plongeur, du cormoran, des spatules des pigeons, etc., etc.

Il est admis en Europe que rien ne forme un chien comme le marais ; le fait est vrai également sous les tropiques. Mon chien, médiocre au départ, devint bientôt supérieur et acquit un arrêt des plus ferme. Un jeune pointer, cadeau du commandant Vande Velde, était aussi un chien remarquable.

C'est, accompagné de ces chiens, que je partis pour l'Ubangi, ayant été désigné, en janvier 1889, pour faire partie de l'expédition Van Gèle. Les nombreuses excursions que nous avons faites aux environs de Boma, nous avaient mis au courant des remises, des

mœurs et des ruses du gros gibier. Nous commençons à connaître les bonnes chasses du bas et nous voilà en route pour l'inconnu.

Avant de quitter Boma, je tiens à citer le fait suivant qui met bien à nu le cœur d'un chasseur.

Un dimanche d'octobre 1888, Maubacq et moi revenions de la chasse : Au moment où nos payeurs débarquaient deux antilopes au Pier de Boma, nous vîmes venir vers nous un Européen. Sans faire la moindre attention aux chasseurs, il examina curieusement les antilopes, rechercha les blessures et réfléchit longtemps. Ce n'est qu'après un minutieux examen qu'il daigna me tendre la main. C'était mon camarade Gorin, arrivé d'Europe, le jour même. Quoique nous ne nous fussions plus vus depuis plusieurs mois, Gorin se souciait très peu de son camarade à ce moment-là : ses yeux brillaient de convoitise et je lui promis, séance tenante, de le conduire le dimanche suivant à la bataille; j'obtins enfin un banal : « *Comment vas-tu?* »

Nous avons fait le voyage de Boma à Léopoldville avec le capitaine Georges Lemarinel. Presque tous les jours du gibier figurait à notre table.

J'ai omis de parler des crocodiles et des serpents; les premiers se tirent lorsqu'ils sont endormis sur les bancs de sable ou qu'ils nagent à fleur d'eau; quant aux seconds, on les tue à coups de bâton lorsqu'on les rencontre. L'épiderme des sauriens a une réputation surfaite, une balle de Winchester en a facilement raison. Le lieutenant Hennebert a tué un crocodile de trois mètres de long avec du plomb n° 3. En eau peu profonde le crocodile est redoutable pour l'indigène non armé; les femmes et les enfants allant puiser de l'eau à la rivière sont souvent les victimes de ce hideux animal.

On rencontre des buffles et des éléphants dans les districts des Cataractes et dans celui du Stanley-Pool, mais en petit nombre. Aussi, on comprend avec quelle impatience nous attendions l'heure du départ pour le Haut-Congo, terre promise du chasseur.

Partis de Léopoldville à bord du steamer *En Avant* que nous dirigeons, nous avons vu le premier éléphant à la sortie du Pool. L'impression que fait d'abord ce pachyderme est indéfinissable.

Qu'il est gros! qu'il est grand! quelle force! sont autant d'exclamations naissant à la fois. Le bruit que fait l'éléphant en se déplaçant inspire, sinon le respect, du moins un sentiment de malaise.

J'étais encore dans cet état d'âme lorsque le colosse, auquel j'avais envoyé plusieurs balles d'Albini, partit en se secouant dédai-

gneusement, les projectiles l'ayant dérangé au milieu de ses réflexions.

A Bolobo, terre classique des buffles et des hippopotames, nous fûmes plus heureux, une vache et son veau nous restèrent en partage.

Des canards d'espèces multiples, des aigrettes, des hérons, etc., étaient devenus menu fretin.

A partir de Lukolela, il n'y a plus de perdrix rouge, mais il existe une perdrix grise à peu près identique à la starne de notre pays.

Nous avons remarqué que dans le bas comme dans le Haut-Congo la perdrix perchait : C'est sans doute la forte rosée du matin et du soir ainsi que le besoin de se soustraire à une légion d'ennemis naturels qui sont cause de ce cas de mœurs spéciales.

Du confluent de l'Oubangi à Zongo, nous avons surtout tiré des canards, des chevaliers, des pintades et des singes. La chair de ceux-ci est exquise ; nous recommandons toutefois aux chefs de station de ne pas imiter un docteur de notre connaissance qui, pour corser le menu, a fait présenter sur un plat et cuit au four un jeune singe. Ce quadrumane à la tête grimaçante et bien cuite était assis et tenait les bras croisés ; les vieux Congolais sont restés bravement à table, les jeunes n'ont pas goûté l'attitude macabre : en d'autres termes, mangez le singe en civet !

A Zongo, l'eden du chasseur, nous avons eu l'occasion de brûler beaucoup de munitions.

Les éléphants de cette contrée sont pour la plupart dépourvus de pointes ; les buffles, très nombreux, sont de plus forte taille que dans le Bas-Congo et ont le pelage plus foncé.

La chasse à l'éléphant présente peu de danger. Il faut se garder, cependant, de l'approcher de trop près lorsque, frappé par une balle, il est mortellement atteint ; inutile d'ajouter qu'il faut recharger l'arme immédiatement. C'est le manque de précaution qui a occasionné la mort de l'officier anglais, M. Daene. Un missionnaire protestant, M. Inghan, a été tué, il y a quelques mois, dans les mêmes circonstances.

Le plus souvent, en forêt, l'éléphant est en compagnie ; on le rencontre, de préférence, ainsi que le buffle, dans les endroits marécageux.

En tirant sur un éléphant le bruit de la détonation met le troupeau en mouvement et comme le fourré est inextricable, il arrive que le chasseur ne peut se garer à temps : c'est alors qu'il est écrasé involontairement, je dirais même par erreur.

Le léopard est assez commun dans le Haut-Congo. Ce fauve est peu dangereux, une cartouche de gros plomb en a facilement raison. Nous en avons tiré plusieurs dont un dans le poulailler de Zongo. L'Arabe dit que le léopard n'est qu'un vulgaire voleur, et je crois qu'il a raison.

Le major von Wissman affirme que, sans conteste, le buffle est l'animal le plus dangereux de l'Afrique; nous partageons cet avis. Nous avons constaté surtout que le buffle solitaire est intraitable. Blessé ou non il fond sur l'homme et bien souvent il a le dessus. Armé de petites cornes effilées le buffle lance le chasseur en l'air pour le ressaisir à nouveau et sa rage assouvie l'homme est en lambeaux.

En troupe, on peut sans trop de risque leur faire la chasse; mais celle-ci reste dangereuse pour les chasseurs inexpérimentés.

Pour la chasse aux buffles et aux grandes antilopes, nous recommandons l'emploi du fusil express 577 à un coup. Cette arme est beaucoup plus légère que le fusil de même calibre à deux coups. L'emploi de balles *explosives* et mieux encore *expansives* est tout indiqué. Ces balles lancent beaucoup d'éclats, les ravages sont considérables, l'hémorragie est énorme et la mort presque immédiate.

Si l'on emploie des balles *explosives* il faut avoir soin que les tubes en cuivre, renferment la poudre d'éclatement, s'emboîtent bien dans les trous cylindriques de la balle. La composition de la poudre d'éclatement est très importante, nous avons employé du bisulfure d'antimoine et du chlorate de potasse à poids égal. Mais ce composé est trop vit et on corrige ce défaut en y ajoutant une petite quantité de fleur de soufre. Nous nous exprimons mal en disant *corrigé*, car le plus souvent l'explosion a encore lieu trop tôt et l'on produit une immense plaie à la surface sans qu'aucun organe essentiel n'ait été atteint. La *balle expansive*, au contraire, par l'air qu'elle emmagasine pendant sa course, éclate aussi mais après avoir pénétré assez loin dans le corps de l'animal pour causer les ravages voulus. La balle *expansive* avec capsule de fulminate nous a donné de mauvais résultats.

On vise le buffle et la grande antilope soit au cou, soit au défaut de l'épaule.

Dans le Haut-Congo nous nous sommes procuré un Mauser.

Par suite de sa vitesse et de la dureté de son métal, la balle Mauser, pour être très efficace, doit rencontrer de la résistance. Les os de l'éléphant et de l'hippopotame sont traversés; plus la résis-

tance est grande plus les effets sont terribles. Comme on tire presque toujours ces animaux à la tête, la cervelle reçoit un tel choc et est tellement bouleversée par le passage de la balle, qu'il est rare que la bête ne tombe pas mortellement atteinte. Ceci implique le principe qu'il faut tirer de près (*le plus près possible*) pour atteindre exactement l'endroit visé (entre les deux yeux).

Il ressort de ce qui précède, que pour les animaux à peau tendre (buffles et antilopes) il faut employer le fusil express. Il nous est arrivé de traverser de part en part les animaux dont il s'agit avec une balle Mauser, les poumons ou les entrailles étant atteints, la bête allait mourir à des distances considérables, parce que l'hémorragie se produisait lentement, et souvent les natifs recueillaient les produits de notre chasse.

Pour les animaux à forte ossature (éléphants, rhinocéros, hippopotames), l'emploi du fusil de petit calibre semble recommandable. L'express 577 à un ou deux coups abat parfaitement un éléphant quand la balle est bien placée.

Le poids de cette arme et son fort recul (la charge étant de 9 à 13 grammes de poudre) rendent malheureusement le tir incertain. En pirogue surtout, les résultats sont déplorables.

Le desideratum serait de posséder un petit et un gros calibre.

Il nous reste à entretenir le lecteur des chiens sauvages, des girafes et des rhinocéros, rencontrés au nord du quatrième parallèle. Les premiers sont plus petits que nos loups, mais ils sont très féroces et très audacieux. Toute notre caravane a dû mettre les caisses par terre et défendre à coups de fusil la possession d'une antilope que nous venions de tirer.

Les chiens sauvages voyagent par troupe comptant quelquefois cent individus.

La girafe est chassée à cheval au Soudan au moyen du fusil ou de la lance; elle se laisse approcher de très près par un cavalier. Cette chasse ne présente aucun intérêt.

Quant au rhinocéros, c'est une autre affaire. Nous avons entre autres rencontré une mère et son petit. Le rhinocéros a la taille d'un gros taureau. C'est avec le « Mauser » que nous l'avons abattu. Une seule balle a suffi.

Comme nous voulions nous emparer du petit vivant, il nous a échappé après avoir mis à mal deux Soudanais qui nous accompagnaient.

D'un naturel stupide et féroce, le rhinocéros attaque pour

attaquer ; il barre le chemin au voyageur, fait un détour pour le rattraper, en un mot, il a un caractère impossible.

Sa corne a un mouvement latéral continu de gauche à droite. Tous les obstacles, quelque peu importants qu'ils soient sont contournés par le rhinocéros. Jamais il ne franchit. Les natifs échappent à sa poursuite en grim pant sur les arbres, sous lesquels l'animal ne se fait pas faute de monter la garde.

L'hyène est trop connue pour en parler.

L'autruche se chasse à cheval. Sa taille varie de 2 mètres à 2^m50. Sa force est très considérable. D'un coup de pied elle tue facilement un homme. Le mâle, à certaines époques, est dangereux. Ses plumes sont noires ; celles de la femelle, blanches ou grises. Celle-ci pond ses œufs dans le sable. Elle les recouvre soigneusement à l'exception d'un seul.

Le passant inexpérimenté se contente de prendre ce dernier œuf ; la ponte échappe ainsi aux maraudeurs.

Nous avons rencontré des lièvres au Soudan et des lapins dans la région des cataractes. Ceux-ci ont le poil plus fauve que dans notre pays et sont moins gros, mais plus élevés sur pattes.

Les sangliers sont très nombreux et très comestibles ; on les tire à ballettes ou à balles ; ils se retirent le jour dans des bauges souterraines, où il est très imprudent de s'aventurer. Cette chasse a lieu la nuit au clair de lune.

Les nègres sont-ils chasseurs ? Dans l'acceptation européenne du mot, non. Le sport n'entre pour rien dans leurs chasses à procédés rudimentaires.

A la saison sèche, ils incendient les herbes par enceintes : le plus souvent, ils ne recueillent que les rats, les mulots et les serpents carbonisés.

Les noirs construisent aussi des pièges longs de plusieurs mètres, de grande profondeur, et larges de deux à trois mètres. Ces trous sont terminés à fond de cunette et le plafond est garni de pieux éfilés et durcis au feu. Le tout est recouvert d'herbes et de branchages. A ce propos, disons qu'il est prudent de se faire accompagner à la chasse par un naturel de l'endroit qui vous indique ces pièges. De plus, les natifs peuvent donner maint renseignement : ils connaissent les paturages de prédilection du gibier, ses abreuvoirs favoris. Mais dès que le gibier est signalé, le « blanc » doit seul s'avancer vers lui, sinon, les noirs, trop impressionnables, compromettraient le résultat de la chasse par leurs cris et leurs gestes.

D'autres fois les nègres suspendent au-dessus de la sente des animaux, une énorme lance ou un gros bloc de bois retenu par des lianes. Lors du passage du gros gibier, s'il vient à frôler la liane, le bloc ou la lance s'abat et tue quelquefois l'animal.

La chasse aux filets est aussi pratiquée par les Congolais.

A part chez quelques tribus connues (les Sakkaras par exemple), les éléphants et les buffles jouissent d'habitude du repos absolu.

En somme, il y a du gibier partout. Certains districts sont évidemment plus avantagés sous ce rapport que d'autres.

Toutefois, ne croyez pas que le gibier viendra vous trouver sous votre vérandah, dans votre chimbeck ou qu'il se mettra de bonne posture sur les routes pour que vous puissiez lui envoyer un coup de fusil à votre aise. Là comme ici, il faut chercher, se donner de la peine.

Les premiers essais, au Congo, en matière de chasse, sont généralement infructueux, pour les raisons que nous avons énumérées. La chasse est pénible au début surtout. Nous n'avons cependant pas été plus souvent visité par la fièvre que nos camarades ne se livrant pas à cet exercice.

La catégorie de chasseurs à gants jaunes, à belles guêtres de même nuance, à blouse à plis de chez le faiseur, à l'héroïque plume de faisan sur le chapeau, catégorie que vous avez tous admirée sur nos boulevards, fera bien de ne pas aller chasser au Congo. Les halles et la boutique du marchand de volaille doivent rester leurs champs d'actions tout indiqués et d'autant plus que la séance de chasse terminée les dits chasseurs ne trouveraient au Congo ni le dîner fin ni la compagnie de belles dames blanches, flairant bon et s'extasiant sur les exploits de la journée.

Par contre si vous êtes amateur de fortes et saines émotions, si la fatigue et le manque de confort ne vous effrayent pas, vous serez servi à souhait.

Le matin et le soir sont les moments où le gros gibier sort des couverts, c'est donc à ces heures qu'il convient de chasser. Il faut avoir vu la joie délirante des nègres accompagnant l'Européen lorsque celui-ci leur tue de la viande! Le blanc devient pour eux un sujet d'admiration et de respect; son chien est flatté à l'égal du maître.

Il nous est arrivé à Zongo de tirer cinq éléphants en moins de dix minutes, et encore avec une arme imparfaite pour cette chasse, l'albini.

Nous suivions un matin les traces d'une antilope que nous avons blessée la veille lorsque nous nous sommes trouvé brusquement devant un troupeau de cinq éléphants.

Nous étions accompagnés d'un soldat bangala, porteur de son Albini et de vingt cartouches. Notre boy portait la carabine Winchester, arme sans effet possible sur l'éléphant.

Après un instant d'hésitation employé à regretter l'absence d'une bonne arme, nous prenons le fusil du soldat; la tentation était trop forte. Le bangala mit une distance respectueuse entre lui et notre intéressant groupe. Mon petit boy, âgé de six ans, resta bravement à mes côtés. Cinquante pas nous séparaient des pachydermes. Un premier coup de feu tua raide le plus petit de la bande. Des coups de trompe stridents déchiraient l'air. Les quatre éléphants adultes se groupaient autour du jeune, essayant de le relever. Un second coup d'Albini tiré à trente pas, du haut d'une termitière, fit une deuxième victime. Ce succès nous enhardit. Nous approchant encore, nous tuons les trois autres éléphants, sans même, nous apercevoir du danger.

Vous dépendre notre état d'âme à ce moment, est impossible. Nous croyons naïvement détenir pour toujours toutes les palmes du chasseur congolais. Hélas la gloire n'a qu'un temps : quelques mois après, le directeur de la Société anonyme belge, M. Greffly, a abattu, en une séance, à la sortie du Pool, huit éléphants, un buffle et une antilope.

Une autre aventure nous arriva pendant notre premier séjour en Afrique.

Le nègre appelle volontiers du nom de « nyama » viande, toute espèce de gibier. — Pour lui un pigeon ou un hippopotame, c'est de la viande.

Un matin, le gardien des chèvres vient nous prévenir que de la « viande » buvait à la rivière à quelque distance du poste de Zongo. Prendre notre carabine Winchester et notre chien « Bob » ne fut pas long. Nous nous attendions à rencontrer une antilope, mais nous nous sommes trouvé en face d'un buffle. Nous étions trop loin pour reculer et le temps nous manquait pour faire chercher un fusil express.

Nous croyons que dans ce cas, il faut réfléchir le moins possible. Nous tirons donc, au défaut de l'épaule, à trente mètres de distance — le buffle tombe sur les genoux et « Bob » le saisit incontinent à la gorge. Le pauvre chien dut lâcher prise, à la suite d'un mouvement

violent : jeté en l'air, il retomba sur les cornes de l'animal et fut éventré. — Nous nous étions placé derrière un arbre et c'est au moment où tête baissée, le buffle se précipitait sur nous, qu'une balle tirée à bout portant, le tua. Une corne avait été déchaussée par le projectile.

Bob, recousu dans la journée, mourut le soir. Il est mort en vaillant chien et quoique dépourvu de pedigree, il a montré qu'il ne manquait pas de courage.

En terminant, nous n'hésitons pas à conseiller aux Européens qui vont au Congo, de chasser quand ils en ont le loisir. C'est un passe-temps sain qui dissipe la mélancolie de certaines heures.

Un beau coup de fusil nous a souvent raccommodé avec la vie. A ces moments là, tout est oublié : ennui, faim, soif et le reste.

De plus, au Congo, il n'y a ni gendarme, ni garde-champêtre, ni garde-forestier. — Pas de chasses privées, donc pas de procès-verbaux.

La prudence est cependant de saison pour ne pas imiter cet Européen à Boma, qui, tirant sur un troupeau d'antilopes paissant sur le versant d'une colline, est allé traverser d'une balle le bras d'un Portugais, chassant sur le versant opposé.

